



Plan National de Formation

Rendez-vous culturel et scientifique

Université de printemps d'histoire des arts

LE CORPS, ENTRE NATURE ET CULTURE

Vendredi 2 et samedi 3 juin 2017
Château de Fontainebleau – Festival de l'histoire de l'art

Prendre la formation à bras le corps... Quelques observations sur l'Université de printemps d'histoire des arts 2017

Sylvain Fabre, enseignant-chercheur en philosophie et sciences de l'éducation à l'ESPE de Créteil

Cette année encore, l'Université de printemps a été particulièrement riche en apports de connaissances et en réflexions, permettant aux acteurs impliqués dans l'histoire des arts de situer la place de cet enseignement dans le dispositif éducatif de l'école française, de mettre et de remettre en chantier des questions constitutives de ce domaine, en même temps que de découvrir des pratiques, des artistes, des œuvres...

La question du corps, qui était à l'honneur, est celle d'une thématique et d'un objet particulier, mais interroge aussi la place de l'élève au sein de l'école et dans son rapport aux œuvres. Le corps fait interface, médiation : aussi pourra-t-on présenter quelques enseignements de l'université sous la forme de couples de notions plus complémentaires qu'antagoniques :

- a) Étudier la représentation des corps, c'est peut-être aussi toujours **appréhender un objet culturel avec son corps**. Les élèves, lorsqu'ils découvrent les représentations de François I^{er} dans la Grande Galerie du château de Fontainebleau, retrouvent les souffrances de la guerre et de la captivité, en même temps que les joies et l'excitation des joutes. « Entrer » dans les œuvres, c'est donc aussi retrouver les plaisirs et les peines qu'elles évoquent. La position d'étude se situe alors entre engagement et distanciation comme le proposait Norbert Elias, ou encore « entre proximité et distance » comme le montre Florence Eloy à propos de la musique (*Cahiers Pédagogiques* n° 535 - Arts et culture : quels parcours ?) Le champ d'étude que constitue l'histoire des arts apparaissait bien ainsi comme prolongeant et explicitant une réflexion sur le corps des élèves et sur leur implication au sein des écoles, comme l'a montré la table ronde inaugurale et les différentes expérimentations impliquant les élèves dans la rénovation des écoles qui ont été présentées.
- b) Entre vie scolaire et situation d'études, entre pratiques artistiques et enseignement d'histoire des arts, le rapport aux œuvres s'inscrit entre formel et informel. La démarche du projet « musées du XXI^e siècle » présentée par Jacqueline Eidelmann a montré une évolution dans

les usages du musée, par-delà la visite guidée : évolution démultipliant les temps et les modalités de visite, faisant du musée un cadre de jeu et de repos, pour favoriser l'accès du plus grand nombre aux œuvres en s'appuyant sur une appréhension informelle et non scolaire. Les modalités scolaires d'appréhension des œuvres reposant sur des compétences d'observation, de description, de mobilisation de connaissances et d'interprétation ne sont pas pour autant dénoncées ou hypothéquées, mais elles sont peut-être appelées à se développer sur ce fond de familiarité avec les lieux des institutions culturelles et muséales.

- c) Le dispositif éducatif, en prenant en compte le corps, s'enrichit et se complexifie. Le corps sollicite l'élève pour l'inciter à penser et à se déplacer dans le temps (pour poursuivre la thématique de l'Université de printemps 2016). Il le convoque parfois jusqu'au malaise, devant des spectacles de nudité par exemple. Comment éviter des réactions de rejet ? On pourra souligner que la qualité des œuvres artistiques mérite que l'on aille au-delà d'une réaction première. Peut-être aussi l'enseignement doit-il opérer entre « chaud et froid » : entre des situations et des œuvres proches des élèves ; et d'autres plus éloignées et moins investies par les élèves, donc peut-être moins « motivantes » mais plus propices au développement des capacités d'analyse¹. La question du choix des œuvres est solidaire de celles des conditions de la vision : voir une œuvre, c'est aussi se regarder voir (avec les phénomènes de honte, de curiosité ou d'excitations qui peuvent survenir) ; et c'est aussi être vu voyant, par ses pairs ou ses enseignants... Peut-être, et cela rejoint le point précédent, est-il important de varier les conditions de visite en encourageant aussi des visites solitaires ou par petits groupes de proches.
- d) Un dernier point que je voudrais souligner, complémentaire des précédents et davantage didactique, est celui du choix des œuvres. L'Université a permis de découvrir de nombreuses œuvres, des artistes dont on était plus ou moins familiers. Entre une pratique culturelle et un choix d'œuvres faisant l'objet d'une (certaine) didactisation, comment circuler ? Comment développer l'étude en histoire des arts, entre réseaux d'œuvres et confrontations à certaines œuvres privilégiées ? Il importe, pour les enseignants, de ne pas être submergé par l'excès de richesse que permettent en particulier des ressources numériques. Comment choisir un corpus suffisamment riche et en même temps opératoire, qui permette une certaine « lecture » des œuvres (comme se le demandait l'université 2015 consacrée à la lecture de l'œuvre) ? Cette question est peut-être centrale pour l'histoire des arts (voir l'introduction de J.-Ch. Chabanne, M. Parayre & E. Villagordo (Ed). *La rencontre avec l'œuvre. Éprouver, pratiquer, enseigner les arts et la culture*. Paris : L'Harmattan, 2015).

Entre imagination et réflexion, de même qu'entre pratique et étude, l'histoire des arts occupe bien une place singulière au sein de l'école française : L'Université de printemps 2017 l'a rappelé en montrant que cette place n'est pas tant dans les marges qu'au cœur d'une réflexion sur la place et l'activité de l'élève.

¹ La remarque s'appuie sur un constat analogue fait dans l'enseignement de la philosophie : « Chaque professeur de philosophie sait d'expérience que le fait d'avoir à traiter de ce que l'on pourrait qualifier de questions existentiellement et socialement vives est tout à la fois un atout et un obstacle pour l'enseignement philosophique (ce qui peut également être le cas de l'enseignement de l'histoire ou de celui des sciences sociales), pour lequel il est nécessaire de "refroidir", de dépassionner les sujets et thématiques trop "vifs" ou trop "chauds", qui sont ceux sur lesquels les élèves sont les plus friands de débattre, d'exprimer et de confronter leurs opinions, mais aussi ceux à propos desquels ils ont le plus de "préjugés", au sens premier du terme, et à propos desquels ils sont pour une large part les moins portés à se déprendre, à se décentrer de leurs jugements premiers, pour entendre et penser avec le point de vue d'autrui » (Jean-Yves ROCHEX et Élisabeth BAUTIER (dir.), *Rapport de recherche : L'enseignement de la philosophie en Lycée professionnel*. Université Paris VIII, Académie de Reims, 2005.)